

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 24

Artikel: Un professeur en voyage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un professeur en voyage.

VII

Mes yeux, ou plutôt ma pensée, suivaient encore la suave créature, lorsque dans le rayon de lumière que ma porte ouverte projetait sur la rue, je vis apparaître tout précisément le frère de Mademoiselle Marie Grossé. Il vint à moi, avec un sourire ironique sur les lèvres, et me félicita d'avoir, à cette heure-là, une si charmante visite, et il eut soin de me montrer qu'il avait reconnu Franciska Roessler. Plein d'une juste indignation, je lui expliquai le motif de cette visite, et il eut assez de tact pour faire semblant de me croire. Je ne vois maintenant que trop combien je me suis trompé, en prenant au mot sa feinte crédulité. En effet, s'il eût cru ce qu'un homme d'honneur lui racontait sans détour, sa sœur Marie n'aurait point tenu dans mon salon et au milieu des personnes que j'ai invitées, les propos qui vous ont frappé. Tout cela est profondément révoltant et d'autant plus pénible que je n'ai aucun moyen de défendre la réputation de Franciska, puisque personne ne viendra me raconter cette calomnie dans laquelle je me trouve enveloppé.

— Cher ami, répondit notre professeur, le sourire sur les lèvres, il y aurait un moyen de démentir le calomniateur et de le couvrir de confusion; ce moyen ne serait bien probablement pas trop mauvais. Epousez Franciska!

Schwarzenberg fit un signe d'assentiment, puis il se mit à méditer. Au bout d'un moment il répondit :

— C'est mon intention, mais elle me connaît à peine. Dans le temps, j'allais assez souvent rendre visite à son père, mais alors elle était encore enfant. Aujourd'hui Franciska mène une existence complètement retirée, elle ne voit personne. Je ne saurais comment me procurer l'accès de la maison, puis... m'acceptera-t-elle ?

— Eh bien ! s'écria bien joyeusement l'épouse du professeur, vous avez en moi une amie qui peut, qui veut vous venir en aide, et qui vous aplanira le chemin. Vous devriez savoir, poursuivit-elle avec une certaine malice, que les jeunes mariées sont connues par leur manie de fabriquer des mariages; j'essaierai de faire honneur à la réputation que l'on nous donne, et il me semble que je n'ai déjà pas trop mal commencé la besogne.

A l'ouïe de cette offre, Schwarzenberg serra avec effusion la main de la jolie berlinoise, qui ne tarda pas à se retirer dans un coin du sofa, où elle se livra à ses réflexions, tandis que nos Messieurs, passant à un autre ordre d'idées, passaient en revue les questions scientifiques, politiques et autres, à l'ordre du jour.

Le lendemain à déjeuner, l'épouse du professeur annonça à ces Messieurs qu'elle leur donnait congé pour toute la matinée.

— Bien ! répondit notre professeur. Et... pourrait-on demander, sans trop d'indiscrétion, quelle est l'entreprise que tu comptes exécuter sans la protection de ton époux ?

— Je me propose de faire des visites, répondit la jeune femme d'un air posé.

Il est bon que les dames d'ici voient qu'une berlinoise connaît les usages. J'irai les remercier de l'honneur qu'elles ont bien voulu me faire.

— Et mettre mon nez un peu dans tous les ménages, comme une jeune dame pleine de curiosité, interrompit notre professeur d'un air malin.

Pour toute réponse, elle lui tourna le dos et lui annonça que, pour le punir, elle ne lui raconterait aucune des choses curieuses et amusantes qu'elle rencontrerait dans son excursion.

— Et, dit le pharmacien, comme vous ne connaissez ni notre ville ni l'adresse de ces dames, vous voudrez bien me permettre de vous offrir mon domestique pour vous conduire.

— Je l'accepte avec le plus grand plaisir !

Bientôt notre dame, en toilette de visite, sortit, accompagnée du domestique, tout flatté de marcher derrière la grande dame de Berlin. Un magnifique et vigoureux chien de Terre-Neuve, le favori de M. Schwarzenberg, se joignit spontanément au cortège, et, nous devons ajouter que toutes les fenêtres se garnirent de personnes curieuses de voir ce spectacle inaccoutumé.

— Ah là ! Frédéric ! demanda la jeune dame à son domestique, par où commencerons-nous nos visites ? Et elle lui présenta une liste qu'elle tenait à la main.

— C'est suivant ce que Madame ordonnera, répondit le valet, dans l'attitude d'un militaire en face de son supérieur. Comptez-vous suivre l'ordre du rang,

— Dans ce monde, où chacun se tient pour un important personnage, il est trop difficile de suivre l'échelle des prétenances. Je pense donc qu'il est plus prudent d'entrer dans les maisons à mesure quelles se présenteront à nous.

— Dans ce cas, c'est Mme la juge Roth, dont la maison est tout près, qui aura notre première visite.

Au bout de quelques minutes, notre berlinoise se trouva auprès de la personne enjouée et active qui, déjà la veille, s'était annoncée comme amie particulière de M. Schwarzenberg. Cette dame l'avait vue venir de loin, et elle s'empressa de la recevoir à bras ouverts. La réception fut vraiment des plus cordiales. Ce fut un flux non interrompu de paroles.

« Ah ! mais ! voilà qui est charmant et fort aimable, s'écria, avec jubilation Mme la juge, en introduisant Mme la professeur dans sa chambre. Ma petite dame, vous êtes jolie comme un cœur et vous m'avez entièrement captivée dès l'abord. On ne saurait blâmer M. Schwarzenberg d'être entièrement épris de vous. Pourvu que Monsieur votre époux ne soit pas jaloux : il faut y prendre garde, cela pourrait devenir très dangereux. Nos dames de L. n'avaient encore jamais joui de la haute faveur [dont M. Schwarzenberg les a honorées hier], aussi c'est comme une révolution parmi nos dames depuis l'intéressant goûter de hier. Oui ! oui ! qui sait ce qu'il y a de caché là-dessous. Oui ! oui ! M. Schwarzenberg a l'air de ne pas savoir troubler de l'eau, ce qui ne l'empêche pas d'avoir de la malice, gros comme le poing, derrière chacune de ses oreilles.

— Eh bien ! quel est donc le projet qu'on lui prête ?

— Que pourrait-il être d'autre qu'un mariage ? chère enfant ! poursuivit Mme la juge avec feu. Il a pensé d'abord à faire voir toutes nos dames réunies, et, comme il ne pouvait inviter seule celle qu'il a en vue, il a invité toutes les autres avec.

— Celle qu'il a en vue ? Pense-t-on donc qu'il en ait une en vue ? demanda la berlinoise, d'un air naïf.

— N'allez pas me faire croire que vous ne soyez pas parfaitement au fait et que vous ne sachiez quelle est la personne dont je veux parler. Il n'est pas bête, le fin matois ; il a jeté son dévolu sur celle qui est, à la fois, la plus belle et la plus riche. Elle a bien, à la vérité, une forte dose de présomption et le caractère impérieux, mais enfin cela ne nuit pas trop à l'affaire, la belle Marie Grossé sait parfaitement ce qu'elle vaut et qu'elle n'est point un parti à dédaigner.

— Et... M. Schwarzenberg a-t-il réellement donné des motifs sérieux pour qu'on lui croie une telle inclination ? demanda la berlinoise avec quelque inquiétude.

— Non ! non ! je ne dis pas cela, chère enfant ! se hâta de répondre la juge, qui se mettait sur la défensive. Je vais vous apprendre ce qui en est. Elle est la seule qu'il paraisse distinguer, et comme elle lui fait visiblement des avances, on ne présume pas qu'il y ait le moindre obstacle à cette union.

— En vérité ! les choses en sont jusque-là ? répondit notre berlinoise que tout cela égayait. Mais il ne manque point de jolies personnes dans cette ville. Je regrette fort de n'avoir pu faire la connaissance de cette Franciska dont il a été question ; n'est-ce pas une charmante enfant ?

Cette question fut faite d'un air si ingénue et avec tant de calme que la petite dame Roth ne remarqua point l'œil scrutateur de la Berlinoise.

— Oui, c'est une très bonne et très jolie enfant, répondit la juge, d'un air de protection. Mais les Roessler vivent dans la plus profonde retraite et nul ne peut voir ce qui se passe dans leur ménage. Il se peut, chère enfant, que tout y soit en bon ordre, que tout s'y fasse de la manière la plus convenable, mais je ne saurais vous cacher que l'on raconte toutes sortes de choses.

(A suivre).

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.